Document généré le 18 avr. 2024 04:09

Voix et Images

Lisez, lisez...

Pierre Hébert

Volume 18, numéro 2 (53), hiver 1993

Francine Noël

URI : https://id.erudit.org/iderudit/201038ar
DOI : https://doi.org/10.7202/201038ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hébert, P. (1993). Lisez, lisez... *Voix et Images*, *18*(2), 423–424. https://doi.org/10.7202/201038ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Revue des revues

Lisez, lisez...

Pierre Hébert, Université de Sherbrooke

Que la question de la lecture soit au centre de plusieurs de nos préoccupations actuelles en études littéraires, voilà ce que j'appellerais volontiers une évidence. Cependant, au-delà du carrousel des méthodes et des approches, ce déplacement de l'intérêt vers l'acte du lecteur est susceptible d'être lu (lui aussi...) dans un cadre épistémologique, celui de la troisième tyrannie. Nous connûmes en premier lieu la tyrannie de l'auteur comme source et responsable du sens; puis, la dictature de la page comme seul espace sémantique. Le trosième Régime est désormais celui de la lecture: l'auteur ne salue plus le sens de son œuvre que d'un geste lointain, et la mémoire de la page éclate devant le miroir de la lecture. Le texte est désormais *on line*; le recours à ce terme informatique veut signifier par là que l'usager interroge la source par des combinatoires, des fenêtres ouvertes, des replis ou des raccords qui le libèrent de la pagination linéaire. Et cela nous donne des réflexions fécondes: parcourons-en quelques-unes.

Lecture

La revue *Tangence* consacre un numéro tout entier au problème de «la lecture littéraire», abordée sur le plan théorique, mais également saisie par l'analyse de cas particuliers ou d'œuvres.

L'étude liminaire, par Bertrand Gervais, tente évidemment de cerner le concept, voire l'acte qui est désigné par «lecture littéraire». Bertrand Gervais dégage deux économies qui entrent en jeu dans l'acte de lecture: l'économie de la progression et celle de la compréhension. Dans le cadre de la progression, la règle de l'intérêt prévaut, puisqu'il s'agit de saisir l'argumentation générale; dans le cas de l'interprétation, la lecture est plutôt retour, approfondissement du texte. Ces deux ordres de lectures, on l'aura compris sans doute, sont respectivement de nature heuristique et herméneutique. Faut-il ajouter que la lecture littéraire se joue dans cette seconde lecture, qui est en fait une lecture seconde? Alors que la lecture heuristique élimine du discours, la lecture herméneutique en produit. Or, «le passage de la progression à la compréhension signale l'instauration d'une nouvelle régie, qui n'est plus simplement le lecteur, et par le fait même

l'application d'un système de valeurs[1]»: cette régie est l'institution littéraire au sens large, qui normalise la lecture.

Cette saisie de la lecture n'est-elle pas redevable, au moins par analogie, à des concepts utilisés dans d'autres champs? Je pense en particulier, dans le domaine de la linguistique, à la distinction entre le signe reconnu (processus sémiotique) et le signe compris (processus sémantique)[2] ou encore aux concepts, en sociologie de la littérature, de lecture extensive et de lecture intensive[3]. Il n'est pas inintéressant, loin de là, de voir s'arrimer des concepts émanants de lieux théoriques et critiques différents, ***mutatis mutandis***, bien sûr.

Dans le second article, Christian Vandendorpe aborde la lecture littéraire selon un point de vue différent. De régie qu'elle était chez Bertrand Gervais, elle est ici un filtre:

> De toute évidence, le filtre littéraire actuel est placé sous le signe du «sens étoilé» (Barthes), du maillage infini des connotations. Il se caractérise par une dévalorisation du limpide au profit de la polysémie. Le sens ultime doit rester autant que possible indécidable[4].

Cette position engendre des questions et des conséquences pertinentes. En effet, l'indécidabilité du sens étant promue au rang de critère nécessaire de la lecture littéraire, on ne sera pas surpris de la popularité actuelle du fantastique, où l'hésitation a été consacrée comme marqueur du genre. L'utilisation univoque du langage frapperait-elle alors un texte de nullité littéraire? Par quelle porte entrent alors en littérature les genres hyper-lisibles, tel le roman policier ou les autres formes de paralittérature? Dans un article subséquent, et qui porte entre autres sur la relecture, Richard Saint-Gelais interroge justement, par la voie du roman policier, cette idée qui voudrait que ce genre (et en définitive toute œuvre non littéraire) serait composé d'un certain type de texte qui ne survivrait pas à une première lecture.

On voit peut-être la richesse de ce numéro, composé de diverses lectures de la lecture. Ainsi, dans le cadre du projet de recherche qu'elle anime sur les figures de l'écrit dans le roman québécois, Louise Milot propose qu'un texte littéraire «est celui dont il peut être démontré qu'il fonctionne sur une anaphorisation interne qui se répercute, se bute et s'achève sur de l'écrit[5]». La problématique de la lecture s'est ainsi rapprochée du texte: cette approche sera poursuivie par l'étude des auteurs Jacques Poulin et Jovette Marchessault[6].

Lectures d'ici

Et l'on continue, de diverses manières, à «lire» nos auteurs. On les lira, par exemple, en faisant le parcours d'une œuvre en devenir pour

en ressortir les tendances, les figures dominantes, comme dans «Denise Desautels ou la femme sans qualités», de Pierre Nepveu[7]. Ce portrait d'écrivaine s'insère opportunément dans un numéro qui s'ouvre sur un article fouillé, de Pascale Dubuc, «Problématique du portrait». Dans le même champ sémantique, si l'on peut dire, le numéro suivant de *Trois*, numéro double en fait[8] s'intitule «De la curiosité — Petite anatomie d'un regard». Magnifiquement illustré, ce numéro est... à voir, et à lire.

Transmission: un autre nom pour la lecture? *Protée* consacre un numéro[9] aux questions, entre autres, de la transmission de la figure paternelle, de *Ha ha!* et de *L'Avalée des avalés* de Réjean Ducharme, et enfin de *L'Antiphonaire* d'Hubert Aquin, articles signés par Simon Harel, Jacques Cardinal, Christiane Kègle et Anne Élaine Cliche.

La notion de rythme est essentielle pour l'analyse d'un texte; mais, comme le note Magessa O'Reilley, «le mot manque toujours de définition précise, convaincante et généralement admise[10]». Cette difficulté n'arrête pas l'auteure qui propose une étude minutieuse du rythme dans *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert. La portée de cette étude va au-delà de l'aspect critique d'un texte: «Le rythme est une structure, et il entretient un rapport d'homologie avec les structures idéologiques, actantielle et thématique d'une œuvre[11].» On pourra sans doute chicaner sur la nature véritable de cette homologie, surtout dans le lien qu'elle prétend établir avec l'extratextuel. Mais la notion de rythme textuel comme horizon d'analyse dans le contexte général de la stylistique ouvre de fécondes avenues dans lesquelles la narratologie, entre autres, pourrait envisager un utile prolongement[12].

Lectures de l'Autre

Quand survivre dans ce domaine est déjà un exploit, on ne manquera pas de signaler la naissance d'une nouvelle revue, *L'Impossible*. Nettement marquée du sceau des Éditions Balzac, cette revue s'est fixé pour but de «faire entendre des voix distinctes, d'une grande distinction d'esprit et de pensée». Le ton, le style sont variés, si bien qu'il y est question tout autant de Sade, de Christophe Colomb et du référendum. Toutefois, en ce qui a trait aux lettres québécoises, pointons ici un article d'Esther Delisle. On connaît sans doute la polémique qu'ont engendrée ses propos sur l'antisémitisme, le racisme, voire le facisme de Lionel Groulx. Ces démêlés ont commencé avec la publicité entourant sa thèse de doctorat, dans la revue *L'Actualité*[13]. L'article eut des retentissements dans *La Presse* et dans *Le Devoir*, en particulier[14]; et si je prends la peine d'en signaler quelques-unes des

références, c'est pour noter combien l'influence de Groulx, quel que soit le sens du mot *influence*, est encore très forte. Ce n'est pas d'hier qu'Esther Delisle avait choisi de marcher sur des œufs[15], et elle continue d'exercer ce talent dans « Intelligentsia, délire et facisme. Le cas de Lionel Groulx[16] ». L'idée principale qui y circule est que, « minoritaire même au faîte de son influence, dans les années 30, Groulx ne doit d'avoir été sacré historien national que précisément par les efforts d'une fraction de l'intelligentsia orpheline de héros[17] ».

Groulx, à sa manière, pose tout le rapport à l'Autre. La revue *Québec Studies* consacre à cette lecture de l'Autre son plus récent numéro, « Focus on Cultural Pluralism in Québec ». Groulx n'habite évidemment pas ces pages, mais l'article liminaire note que « le pays de l'historien Lionel Groulx est en *devenir transculturel*[18] ». Voilà une périphrase qui en dit long! Ce numéro offre des articles variés et intéressants sur la thématique de l'exil et du bannissement (Simon Harel), sur la voix particulière des femmes (Lucie Lequin) et, en outre, sur Nadine Latif (Christl Verduyn). Dans la section des études libres notons « The Carnivalesque as Quiet Revolution in 1950s Quebec Fiction » (David Leahy); « Jacques Godbout's *Salut Galarneau!*: Identity and Violence Towards Women » (Michael Klementowicz), dont certains propos prolongent ceux de Patricia Smart sur Aquin, dans *Écrire dans la maison du père*; une étude sur Normand Chaurette et Sharon Pollock (André Loiselle) et, enfin, une dernière sur *Le Corps étranger* d'Hélène Ouvrard (Bénédicte Mauguière).

Entrer en rapport avec l'Autre, c'est d'abord entrer dans son langage, soit par effort de compréhension, soit par volonté de conquête: « Dans la rencontre avec Autrui, il y a comme un double apprentissage, mais un seul rite s'accomplit, celui de la rencontre. Que le langage soit un fait de société, les faiseurs d'utopie l'avaient bien compris. » C'est ainsi que Michèle Duchet présente ce numéro des *Cahiers de Fontenay* intitulé « L'inscription des langues dans les relations de voyage (XVI^e^-XVIII^e^ siècles)[19] ». L'ensemble des articles aborde la problématique en divers lieux (Amériques, Groenland, Afrique, Indes Orientales, Levant); plus précisément, Michel Bideaux, Bertrand Gervais, Gilles Thérien et Jack Warwick l'abordent dans le cadre de la Nouvelle-France.

Connaître l'Autre, c'est aussi aller à la rencontre de ceux qui ont la même voix, mais en des lieux différents, cet Autre qui est aussi le Même. C'est ce que propose un numéro spécial de *LittéRéalité*, de l'Université York, à Toronto: « Nouvelles voix de la littérature franco-ontarienne[20] ».

Connaître l'Autre, c'est enfin savoir comment il nous accueille, comment il nous traduit. Dans ma chronique précédente, j'ai signalé combien cette problématique de la traduction, particulièrement celle des textes québécois en anglais, était loin d'être vidée. Une étude de Jacques Julien me semble justement aborder les bonnes questions. D'abord, celle de l'auteur, Roch Carrier — en particulier *La Dame qui avait des chaînes aux chevilles* —, qui est peut-être le plus connu des écrivains québécois au Canada anglais. En second lieu, la manière de poser le problème, étant entendu par là que l'appréciation de la traduction du texte est fondée sur une sémiotique et une sociologie de l'œuvre. Enfin, l'enjeu de la conclusion, selon laquelle le lecteur anglophone n'aurait droit qu'à une «connaissance banalisée dans laquelle l'originalité de l'écriture est gommée[21]».

---

1. Bertrand Gervais, «Les régies de la lecture littéraire», *Tangence*, n° 36, mai 1992, p. 17.
2. Émile Benveniste, «Sémiologie de la langue», *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, p. 64-66.
3. Robert Darnton, *Gens de lettres — Gens du livre*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 200-201.
4. Christian Vandendorpe, «Effets de filtre en lecture littéraire», *Tangence*, *op. cit.*, p. 30.
5. Louise Milot, «Quelques garanties pour une lecture littéraire», *Tangence*, *op. cit.*, p. 40.
6. Ces études portent sur la phénoménologie de la lecture et sur la figure de l'Indien; elles sont signées par Blanca Navarro Pardinas et Ghislaine Théberge. Notons aussi une réflexion théorique de Gilles Thérien qui clôt le numéro: «Lire, comprendre, interpréter». En outre, l'on sera peut-être intéressé à cerner la lecture avec des outils relevant de la psychologie; André-Jacques Deschênes fournit un utile cadre conceptuel dans *La Compréhension et la production de textes*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1988, 135 pages.
7. Pierre Nepveu, «Denise Desautels ou la femme sans qualités», *Trois*, vol. VII, n° 1, automne 1991-hiver 1992, p. 55-60.
8. Vol. VII, n^os^ 2-3, printemps-été 1992.
9. Vol. XX, n° 1, hiver 1992.
10. Magessa O'Reilly, «Le jeu des rythmes dans *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert», *Canadian Literature*, n° 133, été 1992, p. 109.
11. *Ibid.*, p. 125.
12. Voir par exemple de Joëlle Gardes-Tamine, *La Stylistique*, Paris, Armand Colin, 1992, 191 p., où sont abordés non seulement la poésie mais aussi le roman et le théâtre.
13. 15 juin 1991, p. 114-115.
14. *La Presse*, 10 décembre 1991, p. B-6; 9 janvier 1992, p. B-3; 10 janvier 1992, p. B-3; *Le Devoir*, 11 décembre 1991, p. B-1 et B-2; 22 janvier 1992, p. B-8; 4 février 1992, p. B-8; 8 février 1992, p. B-10. C'est un colloque sur cette controverse qui avait relancé le débat. On croirait revivre la querelle autour de *L'Appel de la race*, en 1922-1923!
15. Esther Belisle, «Nationalisme, intolérance, inquisition», *Objets pour la philosophie*, Éditions Pantoute, Québec, 1983, p. 83-119.

16. *L'Impossible*, n° 1, septembre 1992, p. 75-83.
17. *Ibid.*, p. 76.
18. Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec », dans *Québec Studies*, n° 14, printemps-été 1992, p. 9.
19. N^os^ 65-66, mars 1992. Il s'agit des actes d'un colloque tenu en décembre 1988.
20. Vol. IV, n° 1, printemps 1992.
21. Jacques Julien, « Du vertical à l'horizontal. La traduction anglaise de *La Dame qui avait des chaînes aux chevilles* », *Meta*, vol. XXXVII, n° 2, juin 1992, p. 243.